

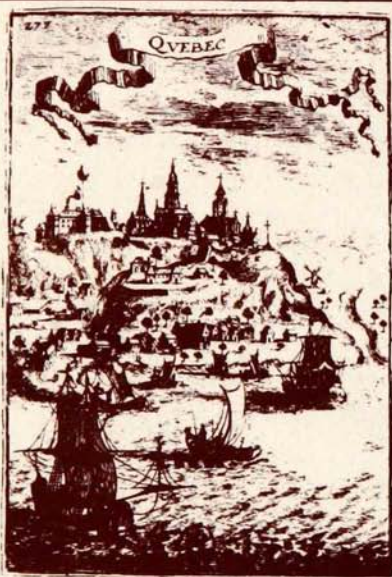
917.63041  
S9637s  
1937

Sur les traces d'Iberville  
et  
de La Salle

Mission Cavalier de La Salle  
(mars-avril 1937)

par

ÉDOUARD FABRE SURVEYER



Bibliothèque Nationale du Québec

Sur les traces d'Iberville  
et  
de La Salle

Mission Cavalier de La Salle  
(mars-avril 1937)

par

ÉDOUARD FABRE SURVEYER

F  
375  
S878  
1937

## Sur les traces d'Iberville et de LaSalle

C'est le 19 mars, exactement le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de La Salle, que le docteur Aldège Ethier et moi quittons Montréal, pour nous rendre directement à Saint-Augustin, Floride, où Ponce de Léon mit le pied en 1513 et découvrit la « Fontaine de Jouvence ». Près de la fontaine, il traça dans le sol une croix en pierres : quinze sur l'arbre, et treize sur le bras, pour signaler la date de son passage. Cette croix existe encore.

A la fin de notre excursion, notre guide, une femme charmante, nous offre des brochures, à vingt-cinq sous. Le docteur Ethier lui offre une pièce canadienne, qu'elle refuse, ajoutant : « Je le regrette, car je suis moi-même Canadienne de Québec. » Je lui demande alors son nom : elle me donne celui de son père, et il se trouve que je connais, plus ou moins, bon nombre de ses parents.

Après une trop rapide visite de la ville, qui est ancienne et fort intéressante, et un déjeuner à l'hôtel Ponce de Léon, nous prenons l'auto-car pour Miami, où nous arrivons vers minuit.

Le lendemain, nous nous comptons. Il y a là M. (maintenant Monseigneur) Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, délégué de l'Association Saint-Jean-Baptiste, M. Aegidius Fauteux, représentant la Société historique de Montréal, M. Maurice Hébert (qui a eu l'heureuse idée de s'adjoindre sa charmante fille), délégué de la ville de Québec et de l'Université Laval; le Révérend Père Léon Pouliot, qui représente la Société de Jésus, M. Jean Dufresne, envoyé du journal *La Presse*, M. le docteur Ethier, représentant l'Université et M. Hector Authier, ancien ministre provincial.

La Société de Jésus, la ville de Québec et *La Presse* prennent soin de leurs délégués. Les autres voyagent à leurs frais. Quand je songe que Montréal est le berceau d'Iberville et de Bienville, que La Salle en est parti pour se rendre au Mississipi, que trois membres du conseil municipal de Paris veulent présenter à Montréal un hommage de la Ville Lumière, et que personne ne représente Montréal dans cette délégation, l'orgueil ne gonfle pas mon impuissante narine.

Quoi qu'il en soit, sept autres Canadiens se sont joints aux délégués ci-haut nommés, et M. Baril, de l'Agence Hone, est notre cicerone.

### PREMIER CONTACT — LA HAVANE

Le paquebot français « Cuba » est une journée en retard. Qui compte sans la mer compte deux fois. Aussi notre groupe, après une matinée infructueuse, entreprend, le 23 mars, une visite de la ville.

Le seul monument qui nous intéresse au point de vue canadien (ceci n'est pas un récit de voyage) est la cathédrale, construite en 1704. Nous y pénétrons par un passage, du côté droit, et le premier objet qui frappe notre vue est, sur le mur gauche, la plaque commémorative posée, en 1936, par la ville de Montréal. J'avoue ne pas savoir quel déploiement a accompagné cette inauguration. Quoi qu'il en soit, la plaque est en trois langues, et voici la version française de l'inscription, laquelle est surmontée des armes de Montréal :

« A la mémoire d'un de ses plus illustres  
enfants, Pierre Le Moyné d'Iberville, né  
le 26 juillet 1661 et inhumé en cette  
église le 9 juillet 1706, la ville de  
Montréal. Camillien Houde, maire,  
A. D. MCMXXXVI »

A droite, un voile blanc orné des couleurs françaises, recouvre l'inscription qui sera inaugurée demain.

Nous pénétrons dans l'église, que nous fait voir un jeune ecclésiastique. Quand nous lui parlons d'Iberville, il nous répond Christophe Colomb, les cendres du découvreur de l'Amérique ayant reposé dans cette église de la cession de Saint-Domingue à l'Espagne à la fin de la domination espagnole à Cuba. Je cherche à me rappeler le sonnet de Rostand, et l'ignorance du capucin viennois en charge du sanctuaire où repose le Roi de Rome. Voici ces vers, qui ne s'appliquent pas précisément à notre cas :

« ... Un capucin pressé d'expédier son monde  
Fait sonner une clef sur son cercueil qui gronde,  
Dit un nom, une date. — et passe, en abrégéant ... »

Où l'abbé Casgrain a pu voir, dans la cathédrale, une inscription :  
« Muoyn de Berbida », je ne sais.

Mardi, 24 mars. Nous nous rendons à la cathédrale, M. Maurault, le docteur Ethier et moi. La mission française est déjà arrivée, et photographiée pour la première fois. Je retrouve là quelques membres de la mission Jacques Cartier : M. Fortunat Strowski, que je connais depuis au moins quinze ans, et qui vient à moi immédiatement, M. Boisard, vice-supérieur de Saint-Sulpice, M. René Maunier, qui représente l'Académie des Sciences coloniales, et M. Gabriel-Louis Jaray, président du comité d'organisation et délégué général de la mission de Louisiane. Ce n'est que plus tard à l'hôtel de ville, que je retrouverai M. le marquis de Créquy-Montfort et sa charmante fille, et subséquemment M. Nobécourt, du *Journal de Rouen*.

La mission est reçue par le président de la république, M. Laredo Dru, et M. Jaray répond à cette bienvenue par un éloge d'Iberville. Il dévoile la plaque française, voisine de la nôtre et un peu plus grande, et qui porte l'inscription suivante :

« A la gloire de PIERRE LEMOYNE D'IBERVILLE,  
le héros de la Baie d'Hudson, de Terre-neuve  
et de Névis, qui fonda en 1702 Mobile, première  
ville de la Louisiane française. Né à Montréal  
en 1661; décédé à la Havane en 1706. »

Après la cérémonie, M. Maurault distribue aux membres de la mission des photographies de l'acte de baptême d'Iberville :

25  
Pierre Le  
Moyné

« Le 20 juillet 1661  
A été Baptisé Pierre fils de Charles Le  
Moyné Et de Catherine Primot sa femme Le Far-  
rain Jean Crevier au nom de et co'e procureur  
de Noble homme Pierre boucher demeurant au cap  
proche Les 3 rivières. La Maraine Jeanne Le  
Moyné femme de Jaques Le Bert Marchand. »

D'autre part, un prêtre cubain, professeur au Séminaire de Philosophie, nous remet l'acte de sépulture d'Iberville, que je résume, tant bien que mal.

« Rogelio Monet y Rodriguez ... certifie que  
dans le registre ... on constate la mort de

« El Genl. de. Pedro Barbila  
« en la cité de La Havane le neuf de juillet  
mille six cent soixante six enterré dans cette  
église paroissiale majeure de Saint Christophe  
le Général Don Pedro Barbila; il a testé devant  
notaire et a reçu les Saints Sacrements.

Je signe : Dionisio Rezine, Subrieiste ». (1)

L'acte de décès mentionnant que d'Iberville avait fait un testament, j'ai cherché à me procurer ce document, par l'entremise de M. Antonio de Bustamente, avocat, et juge au Tribunal de La Haye; mais jusqu'à présent ses efforts sont demeurés infructueux.

De là, la délégation se rend à la mairie, ancien palais du gouverneur, où dans un merveilleux décor éclatent les accents de « Sambre et Meuse », puis, chez l'archevêque, qui répond en latin au discours latin de M. Boisard, et au palais présidentiel, où M. Raymond Laurent, qui a habité La Havane dans sa jeunesse, répond en espagnol à la bienvenue du maire.

Au parc Victor Hugo, une stèle a été recouverte de fleurs reproduisant les armes de la Havane.

M. Fortunat Strowski, représentant l'Académie des Sciences morales et politiques, dit que lorsque les enfants qui joueront dans le parc et demanderont ce qu'était Victor Hugo, on leur répondra : « C'est un poète de l'enfance; il a écrit :

« Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,  
Mes parents, mes amis, et mes ennemis même,  
Dans le mal triomphants,  
De voir jamais, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,  
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,  
La maison sans enfants ! »

« Il a été aussi le poète de la souffrance, quand il a écrit :

« Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire,  
Je vous porte, apaisé,  
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,  
Que vous avez brisé. »

« Enfin, il a chanté la vieillesse :

« Le vieillard, qui revient vers la source première  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants,  
Et l'on voit de la flamme à l'œil des jeunes gens,  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »

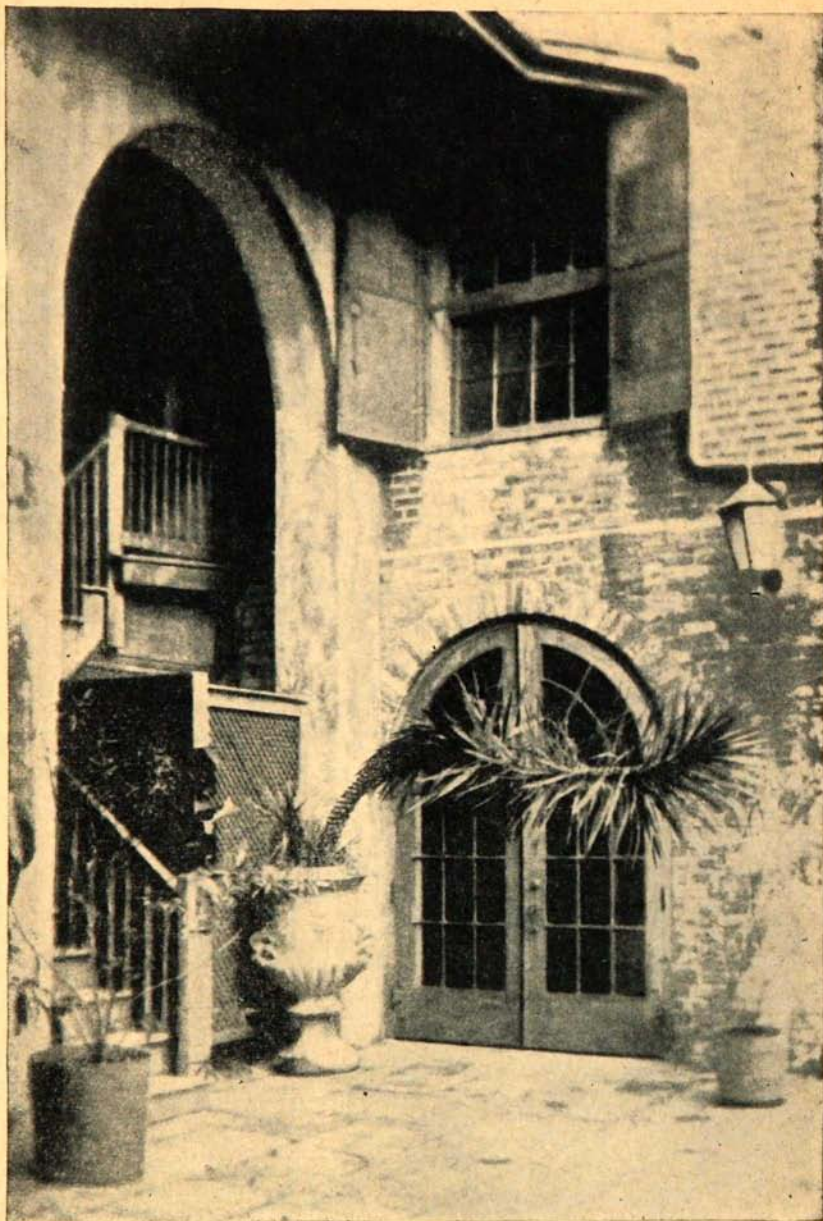
Comme on le voit, nous sommes loin du Canada, mais je n'ai pu résister au plaisir de citer, après M. Strowski, ces vers du grand poète.

## EN MER : DE LA HAVANE A LA MOBILE

A en juger par les journaux du soir, la délégation canadienne a traversé la Havane incognito. Au dîner du Comité France-Amérique, le président a expliqué que d'Iberville était bien Français puisque né au Canada, et à l'extrémité du cercle qui réunissait les deux tables, une place était réservée au président du comité (?) du Canada. Un point, c'est tout. Du reste, les journaux — nous n'avons encore vu que ceux du soir — parlent de « d'Iberville » et ne le distinguent pas bien de La Salle.

Par contre, M. Gabriel-Louis Jaray est tout amabilité pour le Canada.

(1) On trouve le texte de cette inscription dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, (1902 t. 8. p. 198).



LE PATIO D'UNE MAISON D'INSPIRATION HISPANO-FRANCAISE DU VIEUX CARRE. ON APPELLE AINSI LE QUADRILATERE DE LA NOUVELLE-ORLEANS QUI A CONSERVE SON CARACTERE MI-ESPAGNOL, MI-FRANCAIS. CE QUARTIER EST AUJOURD'HUI HABITE PAR DES ANTIQUAIRES ET DE RICHES ARTISTES AMERICAINS. ON Y TROUVE EGALEMENT DES MUSEES, DES RESTAURANTS FRANCAIS CELEBRES ET D'EXCELLENTS CAFES.

Il disperse les délégués canadiens afin qu'ils puissent prendre contact avec les délégués français. M. le recteur Maurault et moi sommes à sa table, avec le prince et la princesse Murat, Madame Marcelle Tinayre, M. Strowski et M. André Demaison. Il se rend à nos arguments pour le séjour au Canada. Les délégués qui viendront chez nous sont : M. André Chevrillon, de l'Académie française, M. Baumal, directeur de l'agence Havas, Madame Simon Henri-Martin, Mademoiselle Fortier, de Rouen, M. James Leclerc, gouverneur honoraire du Crédit Foncier de France, et messieurs Raymond Laurent, président; Becquet et Brunerye, tous deux vice-présidents, du Conseil municipal de Paris.

## UN DINER FRANCO-CANADIEN

Grâce à l'amiral Vedel, la délégation canadienne est sortie de l'obscurité où elle était restée à la Havane. L'amiral Vedel, qui fait la croisière du « Cuba », donna en notre honneur un dîner de vingt couverts, dîner qui se termina par un toast en l'honneur des visiteurs canadiens. Les noms des convives ont dû être publiés dans *La Presse* : aussi me bornerai-je à ceux des convives français : M. André Chevrillon, de l'Académie française, chef de la délégation : sa sœur, madame Saint-René Taillandier, M. Baumal, directeur de l'agence Havas, M. Raymond Laurent, président du Conseil municipal de Paris, M. le marquis de Crèqui-Montfort et sa fille, M. Boisard, p.s.s., vicaire général de Paris, M. Brunerye, du conseil municipal de Paris, M. Gabriel-Louis Jaray, sans compter nos hôtes : l'amiral et madame Vedel.

Après le dîner, les invités rejoignirent au salon les autres voyageurs, pour entendre d'admirables chanteurs mexicains. Ensuite, à la demande générale, la princesse Achille Murat alla revêtir son costume créole, et chanta délicieusement des romances du pays de sa grand'mère. Puis l'on passa au fumoir, où M. Maurice Hébert, publiciste du gouvernement, entreprit d'initier la princesse à nos chansons canadiennes.

La glace était rompue : nos compatriotes étaient chez eux à bord du « Cuba ».

## MOBILE

26 mars. — Nous y arrivons par une pluie battante. Quelques-uns d'entre nous trouvent, sur le quai, des figures connues, le consul de France en Louisiane, M. le comte de la Grèze, ancien attaché d'ambassade à Ottawa, et M. André Lafargue, avocat de la Nouvelle-Orléans, qui compte beaucoup d'amis à Montréal.

La Chambre de Commerce de Mobile, qui donnait le déjeuner, avait invité deux délégués canadiens, et permis aux autres membres de la délégation d'y assister moyennant un dollar cinquante. Elle se ravisa heureusement à la dernière minute. Mais les deux délégués étaient déjà choisis. Monsieur Fauteux et moi-même représentâmes la mission à cette fête, à laquelle assistèrent ceux de nos compatriotes qui avaient eu le courage d'abandonner un bon déjeuner, sur le « Cuba », arrosé de vin, pour les mets aléatoires de l'hôtel Campton : cocktail aux huîtres, salade de poisson, cocktails (un Martini qu'un des invités français prit pour de l'eau de Cologne), soupe au poisson, pampano et pâté aux pommes avec un morceau de fromage.

Après le déjeuner, présentations et discours. Présentation des délégués français par M. le comte de la Grèze, discours par le président de la Chambre de Commerce, le représentant du maire de la Nouvelle-

Orléans, M. Lafargue, le représentant du Gouverneur de la Louisiane, M. Fortier. M. Raymond Laurent, président du conseil municipal de Paris, le maire de Mobile et M. Payre, autrefois de la faculté de Harvard, qui remplace maintenant mon ami Jean-Marie Carré à la Faculté des lettres de Lyon. Il fit le dévoilement de la plaque—réplique de celle de la Havane, offerte à la ville de Mobile, et prononça, pour la première fois, le mot de Canada, disant que d'Iberville fut à la fois un grand Français, un grand Canadien et un grand Américain.

Quant à l'exactitude de l'inscription, elle n'est qu'approximative : d'Iberville fonda bien, en 1702, une ville qu'il appela Mobile; mais cette ville, fidèle à son nom, fut transportée, en 1711, vingt-sept milles plus loin, par Bienville, en l'honneur duquel les « Colonial Dames » viennent d'ériger sur la place publique, une croix en granit qui porte une inscription dont je reproduis le texte plus loin.

Mobile a donc deux fondateurs. Comme ils sont frères, ils arrangeront sans doute cela entre eux. Mais je me demande avec quelle chaleur on aurait accueilli les cendres d'Iberville dans une ville dont il n'est pas officiellement le fondateur, si ce projet avait été mis à exécution.

Au milieu des discours, le président se leva, pour présenter d'autres convives. Mon nom figurait en tête de la liste. Abasourdi, je demeurai immobile, croyant qu'on me demandait un discours. Mais ce ne fut qu'un cauchemar d'un instant : Fauteux me rappela qu'il ne s'agissait que de saluer, ce que je fis avec un réel soulagement. Fauteux fut ensuite appelé, puis on passa aux célébrités locales et des environs. La notoriété que me procura cet appel du président me valut quelques mots aimables du procureur général de la Louisiane, M. Gaston L. Porterie, et de M. J. A. Fortier, que j'avais connu en 1928 au dîner offert par la Nouvelle-Orléans à M. Paul Claudel. Son père, Alcée Fortier, professeur de français à Tulane, fit autrefois une conférence à l'Alliance Française, au début de laquelle il nous exprima toute son émotion quand, le matin, de son wagon-lit, il avait lu sur une gare le nom d'Iberville.

Les gens de Mobile m'ont traité comme une vieille connaissance. Ma place à table était indiquée par les mots « Judge Edoward ». Comme je la cherchais en vain, et déclinais, pour qu'on me l'indiquât, mon nom patronymique, on me demanda si j'étais M. Chevrillon !

Au sortir du déjeuner, M. Maurault et moi nous dirigeons vers le square Bienville, mince parallélogramme borné par des rues aux noms familiers, les rues Saint-Joseph (du côté du quai), Saint-François (à droite), de la Conception (au sommet), et enfin Dauphine, (du côté sud). C'est près de cette dernière que se trouve la croix de granit qui porte l'inscription suivante (en anglais) :

« a Jean-Baptiste Le Moyne,  
Sieur de Bienville,  
natif de Montréal, Canada,  
officier de marine de France  
et fondateur de la première Capitale, Mobile, en 1711.  
Né en 1680. Mort en 1768 »

•  
Avec un génie à créer un empire  
et le courage de le maintenir, patient  
devant les obstacles, et triomphant  
même dans la défaite, il a apporté  
à son établissement  
la vraie civilisation et le bonheur  
du véritable christianisme.

•  
Celui qui fonde une ville s'élève  
à lui-même un monument impérissable.

Au verso, on lit ces mots (en ovale) : —

Erigé par  
les Dames Coloniales de l'Alabama,  
le 24 février 1906, en souvenir  
impérissable.

En route pour le paquebot, nous achetons *The Mobile Times*, qui contient, presque in extenso, le discours que le maire Taylor venait de prononcer avec une chaleur qui faisait croire à une improvisation : « The toast rushed to my lips : » « La Belle France, sweetheart of America ».

Je traduis le dernier alinéa du compte rendu, le seul où le mot de Canada soit mentionné : « Parmi les membres féminins de la mission française sont la princesse Murat, de Paris, une brunette pleine de vivacité, et mademoiselle Anne Hébert, étudiante de vingt ans, de Québec, Canada. Mademoiselle Hébert et son père, Maurice Hébert, faisaient partie des Canadiens français qui ont rejoint la délégation à la Havane. »

L'autre journal du soir, le *Press*, est muet à notre égard. Dans un bref compte rendu, il nomme tous les orateurs américains, tous les agents de la compagnie transatlantique, trois Français et, naturellement, pas un Canadien français.

Nous rentrons au bateau pour prendre part à la réception offerte par la Compagnie Générale Transatlantique aux citoyens de Mobile. Malgré la pluie, un bon nombre de personnes, y compris des dames fort jolies, viennent sabler le champagne de la compagnie.

Pendant que nous étions sur le pont, à regarder partir nos visiteurs, je suis abordé par un reporter du *Register*, ancien élève de Loyola, qui commence par me parler de personnes que j'ai connues, et finit par m'arracher un interview. Il m'envoie, à la Nouvelle-Orléans, le *Register*, qui parle peu de mes compatriotes, mais qui en revanche, met dans ma bouche des propos que je n'ai jamais tenus, sur la législation en matière de liqueurs, par exemple, dont il n'a pas été question entre nous. Pendant qu'il était sous la coupe de la folle du logis, le reporter annonce que j'ai été décoré par le roi Georges V, pour mes travaux littéraires ! Je ne suis pour rien dans cette déclaration.

## LA NOUVELLE-ORLEANS

Jusqu'à présent, j'ai écrit au jour le jour, du paquebot. Maintenant, je dois, en chemin de fer, après six jours d'inaction littéraire, et sans le contact de mes compagnons, rappeler les incidents d'une semaine presque complète.

Fassent les Immortels, conducteurs de ma langue,  
Que je ne dise rien qui doive être repris.

L'horaire de la délégation escomptait, dans le Mississipi, un courant adverse de six nœuds. Nous avons rencontré un courant de neuf nœuds : d'où retard inévitable. L'inspection douanière s'est faite à bord, pour éviter une perte de temps, et le déjeuner qui devait avoir lieu dans un restaurant de la Nouvelle-Orléans, fut également pris à bord. A l'arrivée, des agents de l'immigration, malgré les formules remplies à l'avance et qui contenaient force détails, tinrent à inspecter personnellement, dans le port, tous ceux qui débarquèrent.

Sur le quai, nous retrouvons M. le comte de la Grèce et M. Lafargue,



LES VIEILLES MAISONS DU VIEUX CARRE, EN PLUS DU PATIO OU COUR INTERIEURE, S'ORNENT DE BALCONS ET DE VERANDAS EN FER FORGE D'UN ELAN ET D'UNE FANTAISIE QUI ONT UN CHARME VRAIMENT UNIQUE AU MONDE

ainsi qu'un bon nombre de Louisianais, qui nous offrirent aimablement leurs autos. J'eus le très grand bonheur d'être confié à M. et madame Paul Villeré, que j'avais connus en 1928 et avec lesquels j'avais conservé des relations. M. Villeré est un descendant du second gouverneur de la Louisiane américaine — le premier qui ait été élu par le peuple — et n'a jamais oublié que les liens du sang le rattachent au Canada. Quant à sa charmante épouse, elle est apparentée à la famille de Léry. Je ne fus pas le seul Canadien à bénéficier de l'hospitalité de M. et madame Villeré : M. le recteur Maurault, le Père Pouliot, M. Fauteux et d'autres furent l'objet de leurs attentions.

La mission se rendit d'abord à l'Hôtel de Ville, où il y eut un discours de bienvenue du pro-maire, suivi d'une allocution de M. Lafargue et de remerciements de M. Raymond Laurent, président du Conseil municipal de Paris. Tous parlèrent en anglais. On mentionna, je crois, le nom de Bienville, mais aucun de ses concitoyens ne fut invité à porter la parole.

De l'Hôtel de Ville, la mission et une vingtaine de citoyens se rendent au restaurant Antoine où un déjeuner les attendait depuis près de trois heures ! Je crois pouvoir dire que nous y fîmes honneur, et que le café brûlot fut apprécié même des non initiés. De là, la mission se rend au Cabildo pour constater que le nom de M. le recteur Maurault a été remplacé sur le programme par ceux de messieurs James Fortier, président du Musée d'État louisianais, Edward A. Parsons, président de la Société historique de la Louisiane, et André Lafargue. Mademoiselle Elmire Fortier, petite-fille d'Alcée Fortier, lut un poème de son grand-père, consacré à La Salle.

M. André Chevillon, chef de la mission française, lut un travail très élaboré sur Cavalier de La Salle. Des historiens plus avertis que moi remarquèrent cependant qu'il semblait ignorer que le « Griffon », que le conférencier considérait comme perdu à jamais, avait été renfloué, il y a sept ans environ, près de l'île Manitouline, sur le lac Huron.

M. Gabriel-Louis Jaray, vice-président de la mission et délégué du Comité France-Amérique, lut ensuite un travail sur le même sujet, qu'il sut rajeunir et rendre agréable, après quoi eurent lieu des discours des orateurs louisianais. Vu l'heure avancée, le programme musical dut être abrégé, et si la Société Coloniale de la Louisiane a présenté des médailles commémoratives de la Maison Créole, comme le mentionnait le programme, j'avoue que cette cérémonie échappe à mon souvenir.

Le soir, réunion mondaine dans les salons du consul général de France. J'avais assisté, il y a neuf ans, à une réunion semblable chez un de ces prédécesseurs, et n'ai pas pu m'empêcher de constater combien plus sympathique était l'atmosphère qu'à ma première visite. On voulut bien m'en fournir l'explication : c'est que M. le comte de la Grèze, contrairement à ses prédécesseurs, recherche l'amitié des louisianais, tandis que ses prédécesseurs portaient leurs préférences sur leurs compatriotes, pour la plupart bouchers ou charcutiers, et presque tous francs-maçons. Quoi qu'il en soit, la différence est très marquée. D'autre part, j'ai constaté, au cours de mes conversations avec les louisianais, que M. et madame de la Grèze sont extrêmement populaires à la Nouvelle-Orléans. Aussi ai-je cru devoir, à la fin de mon séjour, faire part de cette constatation à madame la comtesse de la Grèze, qui en a paru très touchée. De son côté, celle-ci n'a pas oublié ses amis du Canada, et je suis chargé, pour plusieurs d'entre eux, de messages affectueux.

Dimanche, c'est Pâques. Grand'messe à la Cathédrale, construite en 1794 sur l'emplacement choisi en 1718 par Bienville, qui lui a donné saint Louis pour patron.

D'habitude, les dames, à Pâques, endossent des costumes blancs. Cette année, le temps oblige à déroger à la coutume, mais l'église est remplie. Le Gouverneur et sa suite, le commandant du « Entrecasteaux » et ses officiers — ceux-ci placés dans le chœur, — ajoutent à la solennité de la cérémonie.

Le sermon est remplacé par un panégyrique de La Salle, lu par Monseigneur Racine, grand vicaire du diocèse. Après la cérémonie, Monseigneur aborde l'un des nôtres en lui disant : « Vous êtes Canadien ? Je l'ai reconnu à votre accent ! » Quant à moi, je n'aurais pas soupçonné Monseigneur Racine d'être breton. Je l'aurais plutôt pris pour un étranger. Mais la cathédrale Saint-Louis n'avait pas entendu depuis longtemps un discours français.

À la communion — vers midi — plusieurs assistants s'approchent de la Sainte Table. Nous reconnaissons parmi eux le Prince et la Princesse Achille Murat.

En sortant de l'église, je retrouve d'anciennes connaissances. Avec les louisianais, comme avec beaucoup de Français de France, on a l'impression de ne s'être quittés que de la veille. Aux États-Unis, on a l'impression contraire. Quand j'étais au Barreau, j'allais quelquefois, de passage à New-York, saluer des confrères que j'avais connus. La glace ne se romptait que lorsqu'ils s'étaient convaincus que je ne venais pas pour leur emprunter de l'argent.

Nous nous rendons à l'archevêché, où Monseigneur Rummel reprend le sujet qu'il avait touché à la fin de la messe, avant de donner la bénédiction papale. Il mentionne affectueusement « nos bien aimés voisins du Canada ».

Je puis dire que j'ai constaté, à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans, le même progrès qu'au Consulat de France. Monseigneur Rummel — que j'ai eu l'honneur d'avoir pour compagnon de table au dîner d'adieu — nous est très sympathique. Il a fait deux fois le tour de la Province de Québec en auto, et on lui prête l'intention de se rendre à Québec, au Congrès de la langue française. Il a fait distribuer, parmi les membres de la délégation, le très bel ouvrage de Mgr Schlarman « From Quebec to New Orleans ». Mgr Rummel revient, tortement impressionné, du Congrès Eucharistique de Manille. Il se propose de tenir à la Nouvelle-Orléans, en octobre 1938, un Congrès Eucharistique national. Ce serait pour nos compatriotes une excellente occasion de faire un pèlerinage en Louisiane.

Après cette réception, déjeuner au Patio royal, charmante construction qui, comme son nom l'indique, date du régime espagnol. Il est situé en face du Palais de Justice, l'immense édifice de marbre blanc qui détonne dans le vieux quartier français et dont la construction, comme celle du « Nouveau Palais » de Montréal a nécessité la démolition de nombreuses maisons françaises. Il y a quelque satisfaction à constater que nous ne sommes pas les seuls vandales de l'Amérique.

Après le déjeuner, deuxième séance du Congrès, madame Marcelle Tinayre parle avec beaucoup de grâce et de finesse, puis madame Saint-René Taillandier cause, dans un anglais impeccable, avec une vigueur et une énergie surprenantes chez une femme de son âge. Enfin, M. Maurault lit son excellent travail sur les compagnons sulpiciens de La Salle. Il valait mieux, tout compte fait, que cette lecture n'eût lieu qu'à la seconde séance. L'heure était moins tardive, et l'auditoire plus attentif.

Dans la soirée, visite de la bibliothèque de M. Parsons, président de la Société Historique, propriétaire de très beaux livres et aussi de documents précieux, qu'il nous commente longuement. M. Parsons n'aurait

pas voulu commencer son discours avant l'arrivée de son ami « Photo », (Fauteux) pour lequel il a une vive et légitime admiration.

Le lundi se passe à Bâton Rouge, dont je parlerai séparément. Le dîner du retour, offert à l'hôtel Roosevelt par la Compagnie Générale Transatlantique, n'a rien de spécialement canadien. Il s'y prononça onze discours. Les nôtres n'étaient pas au programme.

Mardi. La journée commence à dix heures, par une visite à l'Université Tulane, à laquelle peu d'entre nous prennent part. J'ai le plaisir d'être guidé par M. Mitchell Franklin, professeur à la Faculté de Droit, et collaborateur louisianais du « Livre-Souvenir des Journées de Droit Civil » d'août-septembre 1934. M. Franklin me fait voir en détail la bibliothèque de la Faculté, et a l'amabilité de me demander des conseils sur les ouvrages à ajouter à la partie française de la bibliothèque.

Visite rapide du Musée, qui contient une foule de souvenirs intéressants des Indiens du Mexique et du Guatemala. C'est, paraît-il, le plus complet du genre. Une jeune Mexicaine nous sert de guide. Maintenant, les exportations de souvenirs indiens sont interdites par les différents pays, et le musée est plus ou moins stationnaire.

Je renonce à me rendre à Newcombe, collège de jeunes filles où j'ai fait une conférence en 1928 et mis en concours une médaille Louis Hémon, dont la gagnante m'est, paraît-il, très reconnaissante. C'est la première nouvelle que j'en ai. « La reconnaissance, a dit Saint-Evremond... »

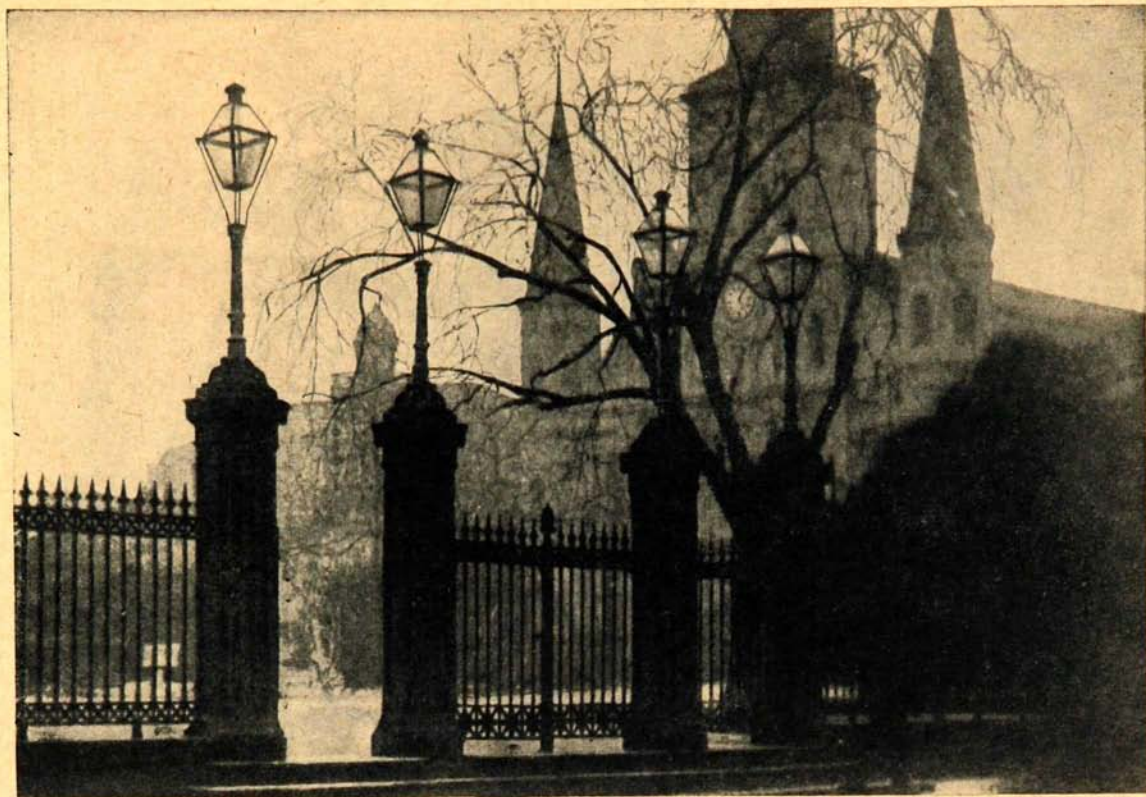
J'arrive au « Presbytère » — réplique américaine du « Cabildo » espagnol érigé de l'autre côté de la Cathédrale — trop tard pour entendre le rapport de M. Dufresne, de *La Presse*. M. Nobécourt, du *Journal de Rouen*, et M. Baumal, de l'agence Havas, présentent des communications fort intéressantes. C'est la première séance du Congrès où l'on ait parlé exclusivement le français.

À une heure, déjeuner au Collège Loyola. Par exception, ce déjeuner a commencé avant l'heure indiquée. Après le repas, discours de bienvenue par le Père Soniat, qui remplaçait le Père Gaudin, supérieur, absent. Le Père Soniat signale le fait que M. le Consul de France est un élève des jésuites, et demande quelques mots à son ami M. Fortunat Strowski, qui répond avec la grâce et le charme qui ne le quittent jamais.

De là, nous passons à la salle Marquette, où je me souviens d'avoir fait un cours de droit aux étudiants de cette Faculté. Le premier orateur au programme fut, comme il convenait, le révérend Père Léon Pouliot, s. j., qui décrivit la grandeur d'âme du Père Marquette, en s'appuyant sur des documents inédits.

M. Nobécourt fait une nouvelle et intéressante communication, après quoi, M. Fortunat Strowski, qui avait préparé un rapport sur l'importance de l'élément littéraire et artistique dans la presse quotidienne française, remit à M. Jaray un manuscrit assez volumineux, et se mit à parler d'abondance sur le même sujet.

Enfin, M. Aegidius Fauteux voulut nous esquisser la vie de LeMoyne d'Iberville. Dire que l'auditoire, d'une façon générale, apprécia à sa juste valeur le travail fortement documenté de notre ami, serait inexact. La salle était froide, et beaucoup se remuaient comme des gens qui veulent se réchauffer; les écoliers qui composaient la vaste majorité de l'auditoire avaient—surtout les écolières, plus jeunes que les étudiants—épuisé leur provision d'attention, et le Père Soniat allait, toutes les trois minutes, regarder par dessus l'épaule du conférencier, pour voir combien il lui restait de pages à lire. M. Fauteux ne se rebuta pas, et



AU CŒUR DU VIEUX CARRE, AMENAGE EN 1720 PAR LES INGENIEURS DE M. DE BIENVILLE, LE CANADIEN  
NE A MONTREAL QUI FONDA LA NOUVELLE-ORLEANS, SE TROUVE LE JACKSON SQUARE OU PLACE  
D'ARMES, QUE L'ON VOIT ICI. AU FOND, LA CATHEDRALE DE SAINT-LOUIS.

lui jusqu'au bout, pour le bénéfice des premières rangées, se contentant d'accélérer le débit. Rien, entendez-le bien, ne justifiait cette impatience du Père Soniat, car la séance se terminait à quatre heures et demie.

J'eus bientôt l'explication de cette conduite. Comme je m'apprêtais à me rendre au Cabildo, voir la maison créole, fort intéressante, dit-on, et à laquelle j'avais renoncé l'avant-veille, pour aller goûter chez M. Saint-Denis Villeré, qui tenait à remercier les Canadiens de leur accueil lors de son passage parmi nous, une dame de la Nouvelle-Orléans — une Française dont le mari porte un nom bien canadien, de Léry — m'offrit une place à ses côtés dans son automobile. J'acceptai sans lui demander où elle nous conduisait. Nous descendîmes chez Mlle Soniat, sœur du Père jésuite, qui donnait un thé (ou plutôt une réception qui tenait à la fois du thé et du cocktail party : macarons exquis et punch vigoureux) pour les boursières qui étaient allées étudier à Paris et venaient revoir M. Strowski, leur ancien professeur. Elles étaient bien une douzaine. Parmi elles, je fus heureux de retrouver une ancienne amie, que je désespérais de revoir à mon passage en Louisiane. Je compris alors que le Père Soniat avait peur d'abréger le plaisir de ces jeunes filles et de gêner la réception de sa sœur.

Ceci termina les séances du congrès, moins la réunion de Lafayette. Deux des orateurs inscrits au programme, MM. Lionel Durel et James K. Ditchy, tous deux professeurs de français à la Nouvelle-Orléans, n'eurent pas l'occasion de présenter leurs rapports. Le travail du dernier nommé nous aurait particulièrement intéressés. Il avait pris pour sujet : « Les Acadiens en Louisiane ».

Le soir, dîner d'adieu, donné par les sociétés Françaises. Je ne pourrais dresser qu'une liste incomplète des orateurs. Vers onze heures, le président me demanda de parler. Je fus suivi de M. Brunerye, qui invita ses auditeurs à l'exposition de Paris.

Après le dîner, un des membres de la délégation, que je ne nommerai pas, de peur de le compromettre, vint me dire : « Vous êtes meilleur Français que nous ». C'est peut-être un peu exagéré; mais cela fait plaisir tout de même.

## BATON ROUGE ET HUEY LONG

Il est impossible de séparer ces deux noms. Autant vaudrait parler de l'Italie contemporaine sans mentionner Mussolini. Huey Long, en effet, fut le Mussolini louisianais. Comme lui, il construisit, traça des routes, imposa sa volonté. Sous d'autres rapports, il se rapproche d'Hitler — en fait il tient de l'un autant que de l'autre — mais pour le moment, c'est le côté Mussolini qui me frappe, d'autant mieux que, comme j'ai vu l'Italie avant et après Mussolini, j'ai vu la Louisiane avant et après Huey Long.

La ressemblance saute aux yeux aussitôt que, roulant en auto-car, vous êtes sorti de la Nouvelle-Orléans. Quelle différence entre les routes d'aujourd'hui et celles d'il y a neuf ans ! Après quelques milles, vous arrivez à un pont gigantesque, qui porte, naturellement, en grosses lettres, le nom de Huey Long. Ce nom nous hantera tout le long du voyage.

Nous arrivons au Capitole. C'est le plus récent édifice du genre aux Etats-Unis. C'est aussi le plus grand de tous. Il y a pour cela une raison qui m'a été donnée voilà cinq ans environ, par un Français très averti, et bien connu au Canada; quand on regarde l'édifice, elle saute aux yeux. Huey Long avait l'ambition d'être président des Etats-Unis. S'il échouait, probablement grâce au vote du Nord, il rêvait de s'en venger

en séparant de nouveau le Nord du Sud, avec Bâton Rouge pour capitale de la nouvelle république. Le Capitole, légèrement transformé, en serait devenu le Parlement.

Regardez l'édifice. Il a la forme d'un T renversé. Le centre a vingt-quatre étages, plus neuf étages de tour. Sur les côtés, aux extrémités, sont, d'une part, la chambre des représentants, de l'autre, le sénat. Abattez les murs latéraux, agrandissez les salles pour qu'elles puissent contenir les députés de tous les Etats du Sud; enlevez du centre de l'édifice tout ce qui ne sert pas nécessairement à l'administration (la liste en est longue), remplacez tout cela par les bureaux et salles nécessaires aux nouveaux besoins de l'édifice; ajoutez, sur les côtés, s'il est nécessaire, un étage ou deux à la base du T renversé, et le tour est joué. Vous avez le « Congrès du Sud ! » Malheureusement pour Huey Long, il s'était fait un ennemi de trop.

Pour revenir à notre mission, nous contemplons, au centre de la salle d'entrée, la statue de bronze de Cavelier de La Salle; sur un piédestal de marbre, entre deux vases de Sèvres déjà présentés par le gouvernement français. (En réalité, la France n'en avait offert qu'un, mais Long lui a fait comprendre qu'il ne savait où le placer, et que le seul moyen de le mettre en évidence était de lui donner un pendant). On m'apprend qu'aussitôt la mission partie, la statue de La Salle sera transportée ailleurs, car elle masque la cage de l'ascenseur et une inscription.

Au nom de la mission, son président, M. André Chevrillon, de l'Académie française, présente, en excellent anglais, le buste au gouverneur de l'Etat, M. Lèche. Celui-ci répond, ajoutant, pour la première fois, paraît-il, quelques paroles en français. En suite, M. Gaston Porterie, procureur général de la Louisiane et l'un des présidents honoraires du comité de réception, présente à l'assemblée les délégués français et canadiens. Enfin, M. le Consul de France invite les délégués, avant de se rendre à la Maison française, à faire une visite à la tombe du gouverneur Huey Long « lâchement assassiné ».

Ces derniers mots me laissent rêveur. Depuis 1928, alors que j'ai connu Huey Long, après lequel j'ai parlé à Shreveport, j'ai suivi assez attentivement sa carrière. Que son assassinat fût justifié ou non, qu'il ait été commis par le gendre du juge Pavy, ou, comme d'autres le prétendent, par un de ses gardes qui lui aurait logé — soit intentionnellement, soit en visant le docteur Weiss — une balle dans la tête, l'on ne peut dire qu'un homme, qui a des griefs à venger, et qui s'approche, avec un minuscule revolver, d'un monsieur qui porte une cotte de mailles et est entouré le gardes armés, soit un lâche ! S'il y a eu des lâches, c'est bien parmi les gardes de Long, qui ont profité du fait, non pas pour réduire l'agresseur à l'impuissance, mais pour lui loger dans le corps un nombre de balles qui varie, suivant les récits, de trente-deux à soixante-trois.

Les versions de cet événement diffèrent tellement que je ne cite que les faits sur lesquels tout le monde s'accorde, ou à peu près. Si jamais j'obtiens, comme je l'espère, la véritable version, je la raconterai.

J'ai dit plus haut que Long ressemblait à Hitler. Comme lui, il en voulait à la religion — à toutes les religions. C'est pour les ennuyer, les religions, qu'il avait décrété que la législature siégerait le dimanche, et c'est à l'issue de la première séance dominicale qu'il a trouvé la mort.

En attendant, je n'irai pas au tombeau. Je passerai mon temps à faire l'ascension du Capitole et contempler, malgré le temps sombre, le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux, du sommet de la tour.

Du Capitole — ou du tombeau de Long — nous allons à la Maison française. Celle-ci est aussi une création de Long, faisant partie de son projet de république sudiste, cette république qui devait répudier les milieux anglo-saxons pour se rapprocher de la France. Nous y sommes reçus par une dame française très distinguée, madame Morrison de Lesseps, et ses assistantes. Au déjeuner, M. le recteur Maurault et moi sommes placés à la table d'honneur, et M. le recteur de l'Université de Montréal fut prié, par le président de l'Université de la Louisiane, de porter la parole, ce qu'il fit avec son talent coutumier.

Après le déjeuner eut lieu la séance du congrès, que je fut chargé de présider. Par courtoisie pour le recteur de l'Université, toutes les communications moins une — celle de madame Saint-René Taillandier, laquelle, sur demande générale, parla français, — furent en anglais. Portèrent la parole, M. René Seydoux, directeur des sciences politiques, M. Henri Peyre, de la Faculté des lettres de Lyon, tous deux autrefois attachés à Harvard et parlant fort bien l'anglais de Boston, et la princesse Achille Murat qui fit, dans un anglais londonien, une conférence sur Angkor, avec projections dirigées par le prince.

Ainsi se termina notre séjour à Bâton Rouge, qui fut suivi, comme je l'ai dit, d'un dîner à l'Hôtel Roosevelt. J'oubliais de dire que, quelques milles avant notre arrivée à Bâton Rouge, M. le curé Lachapelle, de Léonville, un natif de St-Jacques de l'Acadie, qui s'est fait, depuis vingt-cinq ans l'apôtre du français en Acadie louisianaise, vint à notre rencontre, et prit dans sa voiture, pour l'aller et le retour, le Frère Antoine Bernard et moi-même. Le récit du travail de ce patriote pour la cause française dans son pays d'adoption, dépasserait les bornes de cet article, et serait d'ailleurs bien mieux raconté par le Frère Antoine Bernard que par moi.

## L'ACADIE LOUISIANAISE

C'est de chez moi, loin de mes compagnons qui s'apprentent à quitter le Texas pour rentrer en Louisiane par Shreveport, que je termine ce récit des faits et gestes de la mission canadienne.

Le 31 mars au matin, par un beau soleil, nous partions en auto-car pour l'Acadie. Nous reprenons la route déjà suivie pour aller à Bâton Rouge, jusqu'au pont Huey Long, que, cette fois, nous parcourons. Le pays acadien commence à Morgan City, sur la rivière Atchafalaya.

### HOUMA

Avant midi, nous arrivons à Houma, ville d'environ huit mille habitants dont les trois quarts sont d'origine acadienne ou française, et la moitié environ parle, ou comprend, le français. Après la réception à l'Hôtel de Ville, où l'on nous sert un excellent café, nous faisons à pied le tour de la ville, en attendant le déjeuner. Nos amis français découvrent des chênes-lierres qui leur rappellent les arbres de certaines parties de la France. M. Dupont, marchand important de l'endroit, nous invite à inspecter son établissement — qui est remarquable pour une ville de cette importance — et à goûter ses fruits. Quelques-uns d'entre nous se dirigent du côté de l'église, qui est toute neuve. Nos frères louisianais nous rendent des points sur deux matières importantes : l'architecture et la cuisine.

Déjeuner au « Country Club » servi par de charmantes jeunes filles, en uniforme. Sauterne californien. Discours, dont un, excellent, de monsieur Maurice Hébert.

## NOUVELLE IBERIE

Au départ de Houma, la princesse Achille Murat nous fait le grand honneur de prendre place dans l'auto-car des Canadiens. Jusqu'à présent, en Louisiane, les Français et les Canadiens ont été éloignés les uns des autres : la délégation française logeant, à la Nouvelle-Orléans, à l'Hôtel Roosevelt, et l'agence Hone, ne pouvant se renseigner d'avance sur l'endroit choisi, ayant dirigé les Canadiens sur l'Hôtel Monteleone, situé de l'autre côté de la rue du Canal, et par conséquent, dans le quartier français. Les auto-cars partant de différents endroits, ne se rencontraient qu'aux arrêts. Au départ pour l'Acadie, notre auto-car ayant passé par l'Hôtel Roosevelt, nous avons invité quelques Français à monter dans notre auto-car, moins encombré que le leur. Le souci des bagages leur a fait décliner notre invitation. L'exemple de la princesse décidera peut-être quelques-uns de ses compatriotes à se joindre aux nôtres pour les randonnées à venir.

« La ville reine du bayou Tèche », fut fondée en 1779 par les Espagnols qui lui donnèrent son nom. Le guide nous apprend qu'elle est le produit de trois établissements, les Français et les Acadiens ayant suivi les Espagnols, et les Anglo-Saxons y ayant pénétré à leur tour.

Nous sommes reçus à la mairie par M. Burke, avocat, chez lequel M. Claudel est descendu en 1928. Après lui, un orateur acadien, dont j'oublie le nom, nous dit quelques mots de bienvenue. M. le docteur Brunerye, du conseil municipal de Paris, répond pour les Français, et M. Jean Dufresne, de *La Presse*, exprime en termes excellents, les sentiments des Canadiens.

Après les discours, goûter dans une salle voisine. Nous nous sentons de plus en plus en pays de connaissances, et nous quittons à regret les habitants de cette fort jolie ville.

### SAINT-MARTINVILLE

Nous n'étions pas au bout de nos émotions. Au moment crépusculaire, notre auto-car s'arrêtait devant l'église de Saint-Martinville, au cintre surbaissé, qui date de 1765 et possède un fort beau chemin de croix. Une foule considérable nous attendait. Saint-Martinville est l'endroit où se réfugia Evangéline (Emmeline Labiche), et où elle termina ses jours. Une fort belle statue, dont l'auteur n'a pu m'être indiqué, mais qui est un don de l'étoile de cinéma, Dolorès Del Rio, est érigée derrière l'église, sous un grand arbre, au sommet d'une pente qui conduit au bayou Tèche. Dans la calme sérénité d'un beau soir, cet endroit était vraiment impressionnant.

Après le pèlerinage, nous nous dirigeons vers le Restaurant Acadien, pendant que le prince et la princesse Achille Murat, autour desquels se presse toute la jeunesse du village, signent, de la meilleure grâce du monde, sur le portail de l'église, des autographes et des dédicaces.

Le dîner, dont le menu était acadien, fut excellent — oh ! ce gumbo au bouillon noir, où l'on trouvait du poulet, des huîtres et du riz ! — agrémenté d'un sauterne de France, et couronné par un café délicieux. Trois prêtres canadiens y assistaient : M. Lachapelle, de Léonville, déjà nommé, M. Hamel, vicaire à Saint-Martinville, et M. Gauthier, natif de Saint-Théodore d'Acton, qui dessert, dans les environs, une paroisse aussi étendue que le diocèse de Saint-Hyacinthe !

Un monsieur Bienvenu — Bienvenu est, paraît-il, le nom le plus répandu à Saint-Martinville, — nous accueillit au nom du maire. Il

nous invita tous à passer la soirée, assurant que, dans une heure, on aurait trouvé à loger tout le monde.

Plusieurs discours furent prononcés par nos hôtes. De notre côté, M. le recteur Maurault exprima les sentiments des Canadiens, et M. l'abbé Lachapelle nous parla de son œuvre. Il réclama des livres français, et, avant la fin de la soirée, madame Marcelle Tinayre lui avait promis ses œuvres complètes. M. André Demaison — le Kipling français et l'un des membres les plus sympathiques de la délégation — s'était engagé, au nom de la Société des Gens de Lettres, à lui faire parvenir des revues, et d'autres auteurs lui faisaient des promesses analogues.

Enfin, nous quittons, bien à regret, Saint-Martinville. L'obscurité est complète, et nous ne distinguons plus rien. La princesse, qui veut bien continuer de tenir compagnie aux Canadiens, regrette que nous n'ayons pas pris au mot M. Biévenu. Il est certain que, si elle et le prince, avaient voulu accepter l'invitation, les concitoyens d'Évangeline auraient, pour les recevoir, mis les petits plats dans les grands, qu'ils auraient pu, le lendemain, visiter les endroits intéressants que nous n'avons pu voir, revenir, de jour, par ce qui paraît être le plus pittoresque du trajet, et éviter, au Palais de Justice de Lafayette, quelques-uns des discours de réception.

Quoi qu'il en soit, n'ayant pas de paysage à contempler, nous passons le temps à vociférer tant bien que mal — plutôt mal que bien! — des chansons canadiennes, auxquelles alternent, à la satisfaction générale, les chansons créoles de la princesse.

## LAFAYETTE

2 avril.

C'est une ville d'une trentaine de mille habitants, siège d'un évêché et d'une université, que nous allons visiter sommairement. M. Baumas et moi faisons route avec M. Pérot, un Parisien des Batignolles, qui enseigne le français à Lafayette depuis quarante-deux ans, et qui est connu et respecté de toute la population.

Au Palais de Justice, réception et discours nombreux : le maire, M. Maxime Roy, l'évêque, monseigneur Jeanmart, M. Vavasseur-Mouton, avocat et agent consulaire de France, dont nous avions espéré visiter les jardins, fort beaux, paraît-il, M. André Lafargue, déjà nommé, M. Dudley A. Leblanc, qui a amené deux fois les « Évangélines » au Canada, et d'autres dont le nom m'échappe, prennent successivement la parole.

La seconde partie — la plus courte — de la séance, est consacrée aux travaux du Congrès. Le Frère Antoine Bernard, une autorité en matière d'histoire de l'Acadie, est obligé d'écourter le sien. Il en est de même de M. Henri Peyre, de la Faculté des lettres de Lyon, auteur d'un travail sur la Louisiane dans la littérature française. Il se voit même obligé de supprimer ces beaux vers d'Alfred de Vigny, que je cherchais à reconstruire, et dont il me fournit obligeamment le texte :

« Souvent, dans les forêts de la Louisiane,  
Bercé par les babous et la longue liane,  
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,  
Sort de son nid en fleurs l'éclatant colibri. »

Madame Marcelle Tinayre parle délicieusement de la femme française.

Déjeuner à l'Hôtel de la Terrasse. Comme nous devons partir très tôt, et que la locomotive, à l'encontre des auto-cars, n'attend pas, les discours commencent avec le repas. M. Lafargue et moi devons partir

pour la Nouvelle-Orléans, vingt minutes avant la délégation, qui se dirige vers Houston (Texas). M. Jaray m'invite à parler le premier. Au milieu des distributions d'aliments par les garçons de tables, du cliquetis des fourchettes et des couteaux sur la porcelaine, je bredouille, avec plus de sincérité que de bonheur, des mots émus et reconnaissants. M. Lafargue prend la parole après moi, puis nous faisons tous deux le tour des tables, serrant la main à ceux que nous allons quitter pendant que, près du piano, une dame plantureuse chante, fort agréablement du reste, l'air de *Louise* : « Depuis le jour où je me suis donnée ».

Evidemment, ce sont là des souvenirs qu'il peut être agréable d'évoquer; mais comme nous aurions été plus touchés — je parle pour moi, n'ayant pas causé avec mes compagnons depuis lors — d'entendre la moindre chanson créole ou acadienne !

Nous partons, M. Lafargue et moi, et attendons vainement une auto pour nous conduire à l'hôtel. Deux dames fort élégantes offrent leurs services à M. Lafargue. Nous acceptons avec reconnaissance. Chemin faisant, nous constatons que le mobile de leur acte de générosité est de voir, sinon de connaître le prince. Pour ne pas être en reste de roublardise, je leur promets que, si elles veulent bien continuer la promenade jusqu'à la gare, nous ferons de notre mieux pour les satisfaire. Marché conclu.

A la gare, avant le départ de notre train, les délégués commencent à arriver. Je confie les deux dames à madame Henri Martin, qui les passe à M. Strowski, et avant le départ du train, j'ai le plaisir de voir nos compagnes d'auto serrer la main du prince et de la princesse.

De la plate-forme du wagon, M. Lafargue, de toute la force de ses poumons, crie « Vive la France », pendant que, de la main, je distribue des saluts.

« C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas »; — mais il me semble que l'émotion est surtout de notre côté.

### HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO

Les compagnons que j'ai quittés raconteront, je l'espère, leurs impressions du Texas et de Chicago (les *American shocks* dont parlait Paul Bourget), et nos journaux, les événements d'Ottawa, de Montréal et de Québec.

EDOUARD FABRE SURVEYER

**BNQ**



000 327 644